

C'est en découvrant le manège forain quelle comprit qu'elle aurait dû refuser. Son homme lui avait vendu du rêve, une attraction exceptionnelle... aux soucoupes spatiales futuristes... un voyage époustouflant assuré... Ah il était fort en superlatif ! Comme avec elle quand il la dévorait de ses dents de loup en l'étourdissant de compliments, la plus belle, sa pomme d'amour, son soleil pourpre ! Et elle comme d'habitude avait plongé dans ses belles paroles, flattée, redevenue un instant unique, désirable. Mais le ballon gonflé des promesses d'un air meilleur venait d'exploser sous le tir précis d'une carabine dont la détonation avait crevé ses tympans. Assourdie, c'était le mot, non pas abasourdie mais assourdie, elle était au bord du malaise. Les cris des enfants, les musiques, les appels au micro pour annoncer les départs, le brouhaha de la foule, tout s'était éteint d'un coup.

Le manège ressemblait à une vieille grue attendant son démontage au milieu d'une casse. Les bras articulés démarraient dans des grincements poussifs et inquiétants. Les nacelles à la peinture écaillée laissaient deviner un gris métallisé qui dans un temps lointain, avait dû capter la lumière pour imiter la carlingue d'un engin spatial. Lui était assis là, dans la cabine, attendant les quelques passagers attirés davantage par le prix affiché en gros chiffres fluo que par les sensations promises par sa voix crachée au haut-parleur. Elle le reconnaissait, bonimenteur, le sourire accroché au coin de l'œil, la chemise ouverte sur une fourrure où elle aimait s'enivrer, se gorger de son odeur musquée. Mais à la fin de leurs étreintes, elle regrettait aussitôt sa faiblesse, son envie animale qui la dominait, cette emprise dans laquelle jour après jour elle s'emmêlait. Plus elle se débattait, criait, l'insultait de cette vie miséreuse qu'il lui offrait, plus la toile de leur vie l'oppressait, l'emprisonnait. Deux ans qu'elle fréquentait cet homme, une rencontre inoubliable, un soir où elle trainait dans un bar à la recherche d'un peu de compassion, d'un peu d'écoute pour déverser son sentiment de déchéance, d'abîme depuis son licenciement qui avait laissé cinq cents salariés sur le bitume. Allez hop ! Un coup de balai dispersant toutes « les chevilles ouvrières » comme disait le patron à chaque discours pompeux de fin d'année. Elle se rappelle avoir cherché la définition : « pièce qui travaille le plus dans un assemblage mécanique tout en supportant l'effort principal ». Aujourd'hui les chevilles étaient brisées, peu de personnes avaient trouvé un autre travail. Après des mois de dégringolades, ses dettes empilées les unes sur les autres masquant telle une montagne la moindre lueur d'espoir, elle s'était surprise à errer de plus en plus dans les petits bars de sa ville morte, y retrouvant quelques anciens collègues, tout aussi désœuvrés. Et puis un soir, cet homme solaire accoudé au bar avec un autre homme, un ami peut-être, l'avait figée. Massif, très brun, pas vraiment beau mais une nature, une force. Sa voix surtout, musclée, pleine d'assurance, ses mains agitées de paroles, attrapant d'un geste sûr le ballon de blanc jeté dans sa gorge d'un mouvement de tête

qui dévoilait son tatouage derrière l'oreille. Il avait dû sentir son regard sur sa nuque car brusquement il avait fait volteface et avait cloué son regard dans le sien. La suite...une nuit explosive dans sa caravane garée à deux pas des manèges en escale dans la ville pour une semaine.

Sur un coup de tête, elle avait suivi Ruben dans sa vie de nomade, larguant famille, réduite à un fils de vingt ans qui vivait à ses crochets et logement, il irait chez sa mamie qui l'appelle « mon petit ange ». On verrait bien si son ex-belle-mère supporterait longtemps l'angelot qui flottait la plupart du temps dans des nuages de joints.

Les premiers temps, elle passait sa journée à ranger la caravane, laver le linge, cuisiner pendant que son homme entretenait le manège ou trainait chez les autres forains où elle n'était pas la bienvenue même chez les femmes, « la gadjo » comme elles l'appelaient entre elles. Mais cette vie la rassurait, ce petit espace clos était son cocon, plus de vide encombrant autour d'elle, plus de murs où son regard se heurte faute de plonger dans un autre regard. Plus de bouteille de mauvais vin avalé en cachette de son fils devant des séries débiles où des couples se déchiraient dans le luxe. Ces gens ne connaissaient pas leur bonheur de s'offrir tout ce qu'ils voulaient, habits, voitures, restaurants, oui surtout restaurants. Elle devait se contenter de passer devant... même une simple pizzeria aurait été une folie, le seul resto pour elle était celui du cœur... chaque fin de mois, obligée de chercher de la nourriture, à vot' bon cœur M'sieurs dames, le cœur est du côté de celui qui donne pas de celui qui reçoit, le sien était un cœur lourd, un mal au cœur avec toujours la honte au bord des lèvres.

Avec Ruben, le frigo se remplissait toujours, pourtant elle voyait bien qu'il ne roulait pas sur l'or quand elle l'entendait râler pour régler des frais d'essence ou de réparations. Quand elle s'étonnait des denrées alignées sur les étagères du réfrigérateur, il riait en disant « ça, c'est le frigo solidaire ».

Et c'était vrai, comme dans une fourmilière, chacun aidait, s'entraidait, l'un était l'économiste achetant en gros pour leur communauté, tirant les prix, obtenant des ristournes, un autre était le chargé de relation avec les Communes, chacun avait un rôle et ceux qui n'en avaient pas rendaient mille services.

Sandra avait eu le temps d'observer ces gens étrangers pour elle au sens d'étranges. Jamais auparavant elle n'aurait pensé frapper chez une voisine, demander un peu de sucre ou de moutarde ou surveiller le même d'une autre mère seulement pour lui offrir un peu de répit. Tous ces comportements nouveaux, elle en découvrait chaque jour la richesse. A contrario, tout le monde savait tout sur tout le monde. Le linge étendu était bavard, on savait si une telle avait eu ses menstruations ou si une nuit avait été torride. Les engueulades, les embrassades, les pleurs rythmaient les journées et parfois les nuits.

Quand Ruben la rejoignait dans la caravane, son cœur bondissait de joie, heureuse d'être accueillie par son rituel « ça va ? », comme étonné de la trouver toujours là à l'attendre et à l'aimer.

Mais la lune de miel n'eut qu'un temps et sa lumière s'éclipsa au fur et à mesure des absences de Ruben, « ses disparitions ». Ses paroles guimauves, à chaque retour, ne suffisaient plus à la rassurer, les

factures s'accumulaient. Elle doutait : une addiction aux jeux comme son ex ? Une autre femme ? Les autres foraines qu'elle côtoyait un peu plus, sous-entendaient que Ruben avait été un veuf joyeux, enchainant les jolies filles qui s'évaporaient aussi vite qu'une barbe à papa. En s'observant dans le miroir, Sandra doutait de son charme, disséquant chaque parcelle de son corps, vision morcelée de rides et de bourrelets amoncelés par les vagues d'une quarantaine bien avancée. Pourtant Ruben se montrait toujours amoureux, continuant de la surprendre avec de petits présents, trouvés dans les stands de ses collègues, celui de tir ou de fléchettes. Mais les bracelets clinquants de pacotille ou les peluches aux couleurs acidulées ne l'émouvaient plus. N'était-ce pas seulement pour se faire pardonner que Ruben offrait toutes ces babioles ?

Ses vieux démons étaient revenus, ses nuits blanches encombrées de questions sur l'avenir de leur couple assombrissaient un peu plus ses cernes. Elle devenait aigrie, ses propos acerbes pour un oubli ou une maladresse, pour une fleur offerte arrosée de son sourire de séducteur, n'atteignaient pourtant jamais le regard muet de Ruben. Son agressivité lui revenait comme un boomerang, plantant ses propres flèches dans sa gorge nouée par le désespoir. Ruben, surpris par les sautes d'humeur de sa compagne était surtout déçu de constater la mégère que Sandra devenait. Elle lui rappelait sa tante toujours prête à aboyer sur son oncle. Pourtant, convaincu que Sandra pouvait redevenir la tendre et patiente amoureuse qui lui avait permis de construire une nouvelle histoire après le deuil douloureux de sa femme, il se décida un soir à lui révéler la surprise qu'il lui préparait depuis des mois. Grâce à l'assurance-vie de sa femme et d'un prêt miraculeusement accordé par la banque, il venait de faire l'acquisition d'une attraction en très bon état, installée à Poitiers, à deux pas du Futuroscope. Alors ? Qu'est-ce qu'elle disait de la nouvelle ? Il ne serait plus le larbin des autres. Pour elle ce serait le retour à une vie sédentaire mais toujours en caravane, sans les galères des communes qui les accueillait parfois comme des malpropres. Et puis là-bas, elle ne s'ennuierait plus, elle tiendrait la billetterie, ou si elle préférait, vérifierait la sécurité des passagers avant le décollage. Comme un enfant qui offre un cadeau à sa mère, Ruben attendait la réaction de Sandra.

Mais avant de pouvoir dire un mot, tout prenait sens pour elle. Chaque interrogation passée trouvait sa réponse. Alors, c'était cela toutes ses absences ! Ses coups de fil où il baissait la voix ou sortait de la caravane pour répondre, ces courriers de la banque, des assurances, ce ticket d'un resto de Poitiers, trouvé dans sa voiture qui avait déclenché la pire des scènes de ménage. Sandra rêvait de rompre avec cette vie monotone comme un carrousel de petits chevaux prisonniers d'un cercle mais craignait tout autant de quitter le manège pour des montagnes russes. Certes, la situation de cette attraction près d'un lieu si touristique attirerait à coup sûr davantage de monde mais un tel investissement serait-il rentable ? Les dettes resteraient, qui les règleraient ? Pas son oncle qui lâchait très difficilement ses billets pour rémunérer Ruben.

Ruben dont le visage commençait à se décomposer, montrait une moue boudeuse qui déclencha enfin un sourire chez Sandra et la projeta dans ses bras. Si la banque l'avait suivi c'est que forcément ce jeu forain en valait la chandelle et leur offrirait une vie meilleure.

Ruben partit le premier sur place pour travailler en doublon avec le vendeur et maîtriser les rudiments de la machine, Sandra en profita pour retourner voir son fils qui avait très vite compris que la vie chez Mamie était « relou ». Il s'était miraculeusement débrouillé pour trouver un petit job de plongeur et vivre à la colle avec la serveuse. Après cette semaine passée en famille, Sandra était repartie, pressée de rejoindre Ruben.

Arrivée à la gare de Poitiers, Sandra flotte au dessus des trains, des gens pressés. Elle nage dans le bonheur : un fils amoureux et actif, son homme qui lui offre une nouvelle vie, un travail distribuant sourires et sensations fortes. Même son image dans une vitrine reflète des courbes harmonieuses et une chevelure brillante digne d'une publicité. Après une marche d'une vingtaine de minutes, apparaît enfin sur sa droite, la fête foraine avec son grand huit, sentinelle dominant toutes les autres attractions. La cacophonie des musiques, les odeurs sucrées de churros, gaufres, caramel chaud, montent en puissance au fur et à mesure qu'elle s'approche. Cette enveloppe protectrice et familière la rassure et la pousse à accélérer le pas pour retrouver son homme. Mais là, au détour d'un stand de pêche aux canards, ce manège d'après-guerre, avec Ruben au guichet, la plonge en une seconde dans la vision fantôme d'un avenir catastrophe. Comment a-t-elle pu se laisser embobiner par ses belles paroles ? Plantée là, Sandra sent sa rage l'envahir et l'armer d'une violence pouvant la conduire au meurtre. Prête à bondir, elle est bousculée par un homme visiblement pressé qui s'approche de Ruben pour prendre sa place :

— Merci Ruben pour le remplacement, j'espère que je n'ai pas été trop long. Je t'offrirai un verre pour la peine.

— T'inquiète, on peut se rendre service.

Soudain Ruben aperçoit Sandra et tend le bras vers une attraction futuriste, juste à côté.

— Je te laisse l'ami, voilà ma belle fiancée, j'ai hâte de lui montrer mon nouveau joujou !